

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXI

Québec, 19 décembre 1908

No 19

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 289. — Les Quarante-Heures de la semaine, 289. — Pie X, aux pèlerins français, 290. — Pèlerinage spirituel à Lourdes, 293. — Chronique générale, 294. — Mgr Michaud, évêque de Burlington, 297. — Souvenir de Lourdes, 298. — Sentiments d'un peuple à qui on a fait perdre sa religion, 298. — Immensité de l'univers, 299. — La Colombie et le Sacré-Coeur, 301. — La procession des fromages en Suisse, 303. — Bibliographie, 304.

Calendrier

— o —

20	DIM.	*vl	IV de l'Avent <i>Kyr.</i> de l'Avent. I Vêp. du suiv., <i>Quia vidisti me</i> , mém. du dim., <i>O Clavis.</i>
21	Lundi	r	S. THOMAS, apôtre, 2 cl.
22	Mardi	†vl	De la férie.
23	Merc.	†vl	Jeune. De la férie.
24	Jeudi	vl	Jeune. De la Vigile privilégiée.
25	Vend.	b	NOËL (<i>d'oblig.</i>) <i>Kyr.</i> 2d ton à Minuit, royal à la messe du jour.
26	Samd.	r	S. Etienne, 1er martyr, 2 cl. avec octave. [II Vêp., mém. du suiv.]

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

20 décembre, Couvent de Pont-Rouge. — 22, Hospice Saint-Antoine, Québec. — 24, Hôpital de Fraserville. — 26, Couvent de Thetford.

Réponse de Sa Sainteté Pie X

A L'ADRESSE PRÉSENTÉE PAR LE CARDINAL LUÇON

AU NOM DES MEMBRES DU PÈLERINAGE NATIONAL DES

FRANÇAIS, DANS L'AUDIENCE SOLENNELLE DU 17 NOVEMBRE

— o —

Je vous remercie, Monsieur le Cardinal, des sentiments tendrement affectueux avec lesquels vous me présentez vos compatriotes, mes vénérables frères les Évêques, et les fidèles de ce pèlerinage français.

Vous m'avez ému jusqu'au fond de l'âme ; vous l'avez bien dit : le Seigneur se plaît à mêler les douleurs et les allégresses, et le *Miserere* de la tribulation fait place au *Te Deum* de la joyeuse reconnaissance. Vous avez parlé d'une façon touchante et délicate de la cause de mes douleurs et du motif de nos allégresses.

La douleur, c'est de voir des fils qui se détachent des bras de leur Mère, qui font la guerre à l'Église, qui la spolient, qui la tournent en dérision, tandis qu'elle tend une main écharitable pour le salut de tous. Pauvre Mère ! et pauvres fils qui restent attachés étroitement à cette mère et qui voudraient la consoler de ses douleurs !

Mais il faut s'incliner devant les dispositions de la Providence. Et jamais je ne pourrais assez remercier le Seigneur de m'avoir inspiré le conseil que j'ai dû donner aux évêques de France. Je leur ai dit : Suivez-moi dans la douleur. Et ma plus grande douleur est de ne pouvoir être au milieu de vous pour combattre et pour souffrir avec vous.

Dieu a tiré le bien du mal. Voici la consolation : la France s'est montrée en ces circonstances comme jamais la fille aînée de l'Église, non seulement en paroles, mais en actes, par le plus sublime des actes.

J'ai dit aux évêques : Renoncez à vos palais, éloignez-vous de vos séminaires, n'acceptez pas, au prix de votre dignité et de votre liberté, la moindre subvention de ceux qui vous dépourraient. Affrontez la misère ; regardez le Christ nu sur la

croix, mais glorieux le surlendemain dans le triomphe de la Résurrection. A vous, non plus, le triomphe ne manquera pas.

Et le jour vint où les évêques virent les plus aimés de leurs fils, les plantes délicates du sanctuaire, obligés de quitter leurs séminaires ; ils virent les pieuses religieuses, les Sœurs de Charité si méritantes des pauvres, mises à la porte des asiles de la misère ; ils virent les congrégations religieuses, qui se dévouaient à l'éducation des petits enfants, contraintes à quitter leur pays et à chercher un refuge en des plages lointaines, tandis que leur mère dénaturée les jetait à la porte de la maison paternelle.

On vit alors le miracle de la Providence inouï dans l'histoire. Tous les évêques unis comme un seul homme entendirent la parole du Pape comme la parole même de Dieu. Les prêtres imitèrent l'exemple qui leur était donné par les anges de leurs Églises. Les fidèles répétèrent à l'envi à leurs pasteurs : Comptez sur nous. Vous n'aurez pas de palais royal, mais nous vous procurerons bien un asile où reposer votre tête fatiguée des labeurs apostoliques. Vous n'aurez plus les beaux et vastes séminaires, mais vous pourrez encore former à l'ombre du sanctuaire les futurs ministres du Seigneur. Vous n'aurez plus l'aide des congrégations, mais une foule d'âmes fidèles se substitueront à leur dévouement, et nos mains et nos cœurs vous prêteront l'appui nécessaire pour maintenir l'Église catholique en notre pays de France.

Voilà pourquoi, si j'ai chanté en pleurant le *Misèrere* de la tribulation, je dois chanter aussi le *Te Deum* de la reconnaissance. Oui, chaque fois que je pense à la France, j'entonne le *Te Deum* de l'action de grâces.

Il m'est donc doux de vous voir ici réunis pour vous remercier de tout le bien que vous avez fait, que vous faites et que vous ferez à l'honneur de Dieu et à la gloire de votre patrie.

En cette occasion, je vous répéterai le conseil de l'Apôtre aux Corinthiens : Restez fermes dans la foi, *State in fide*. Rappelez-vous la foi de votre baptême, faites votre profession de foi non pas seulement par des paroles, mais aussi de toute votre conduite : *State in fide*. Votre ennemi ne dort pas ; si vous vous laissez prendre à ses embûches et à ses flatteries, il vous fera tomber dans ses filets : et cet ennemi rôde sans cesse

autour de vous. Aussi, veillez : *Vigilate. Fortiter agite*, agissez avec courage et avec force. Soyez forts pour combattre vos droits sacro-saints, ces droits qui vous ont été donnés par Dieu lui-même pour défendre votre liberté, le don le plus précieux que vous ayez reçu de Dieu.

Et qu'en même temps vous fassiez tout dans la charité ; *Omnia vestra fiant in charitate*. Aimez les hommes, car ils sont vos frères, fils du même Père céleste, rachetés par le même sang divin, appelés au même héritage.

Aussi, même avec les adversaires de votre foi, inspirez-vous de cette charité et de la bienveillance, et ainsi vos paroles et vos bons procédés les amèneront insensiblement à partager votre foi.

Telles sont mes recommandations, fils aimés de la France catholique. Ayez confiance : le Seigneur est avec vous dans les combats et dans les triomphes, dans les tribulations et dans les consolations.

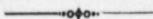
De tout, merci. Merci à la Providence, merci à vous aussi, mes fils, qui apportez à mon cœur la plus douce des consolations.

De retour dans votre patrie, vous direz à vos compatriotes catholiques que le Pape les admire, qu'il est avec eux dans les douleurs et qu'il espère bien être aussi avec eux dans le triomphe. Vous leur direz qu'ils continuent à prier pour le Pape afin que, comme il l'a fait pour la France, Dieu lui inspire toujours les meilleurs moyens de pourvoir au bien des autres nations.

Que la bénédiction du Seigneur descende sur vous. Qu'elle descende sur les évêques, ma joie et ma couronne : ma joie par le concours qu'ils m'apportent pour le gouvernement de l'Église, ma couronne parce qu'ils sont comme des étoiles resplendissantes dans le firmament de l'Église.

Qu'elle descende sur les prêtres, qu'ils soient toujours le modèle de leurs fidèles, *forma gregis ex animo*, et les bons capitaines des armées du Seigneur.

Qu'elle descende sur les parents et sur les fils, sur les riches et sur les pauvres, et qu'elle soit pour tous la source des plus suaves consolations et des grâces les plus abondantes.



Pèlerinage spirituel à Lourdes (1)

Pour le cours de cette année, où le jubilé sacerdotal de S. S. Pie X coïncide avec celui des apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes, le *Comité international des Pèlerinages*, résidant à Bologne (Italie), rue Mazzini, N° 94, s'occupe de promouvoir à travers le monde catholique un Pèlerinage spirituel qui se propage à cette heure dans tous les diocèses. Pour encourager et couronner cette dévotion, le Souverain Pontife vient d'adresser au Président du Comité la lettre suivante :

Du Vatican, le 15 novembre 1908.

(*Jour de la messe jubilaire de S. S.*)

Monsieur le Comte,

Le Souverain Pontife Pie X s'unira de cœur aux adhérents au Pèlerinage spirituel à Lourdes et aux pèlerins qui, le 11 février 1909, prosternés aux pieds de la Blanche Reine des Pyrénées, clôtureront dans la basilique de Lourdes l'année jubilaire des Apparitions. Tandis qu'ils assisteront à la sainte Messe, Sa Sainteté appliquera l'auguste Sacrifice à leurs intentions, qui sont d'ailleurs les siennes.

Et afin que cette union d'âmes entre le Père et ses fils soit rendue plus sensible, Sa Sainteté accorde à Mgr André-Hyacinthe Longhin, évêque de Treviso, président de la Commission internationale du Pèlerinage spirituel, célébrant à Lourdes le pouvoir de donner aux milliers de dévots de Marie Immaculée, qui assisteront à cette solennelle manifestation d'amour et de foi, la Bénédiction papale, avec l'Indulgence plénière pour tous ceux qui s'étant confessés et ayant communie, prieront selon ses intentions. Cette Indulgence s'étendra à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communie, s'uniront d'esprit, en ce jour ou le dimanche suivant, aux pèlerins de Lourdes et prieront selon les intentions de Sa Sainteté. Dans les sentiments les plus respectueux je me dis

Votre très humble serviteur

JEAN BRESSAN,

Chap. sec. de Sa Sainteté.

A Monsieur le Comte

JEAN ACQUADERNI, Bologne.

(1) On se rappelle que nous avons publié, il y a quelques semaines, le programme détaillé de ce grand mouvement international de dévotion à la Sainte Vierge.

Chronique générale

PROCHAINES BÉATIFICATIONS

On peut dire que les procès de béatification de la Vén. Jeanne d'Arc et du Vén. Eudes sont terminés, puisque les trois miracles présentés pour la béatification de chacun de ces saints personnages ont été reconnus authentiques et acceptés.

Il est regardé comme presque certain que les fêtes de béatification se célébreront au mois d'avril prochain.

CONSERVATION DES LANGUES NATIONALES

On dit que nos amis les Irlandais ne s'essoufflent guère dans leurs efforts pour promouvoir les intérêts de la langue française parmi les populations canadiennes-françaises ; on dit même qu'ils se prêtent volontiers, quand ils en ont l'occasion, à aider certains de nos compatriotes à passer dans les rangs des anglophones. Cela, bien entendu, se passerait dans les États-Unis. Nous espérons d'ailleurs qu'il n'y a rien de plus faux que de telles assertions.

D'autre part, il semble bien que les Ecossois ne sauraient être l'objet d'assertions — ou de calomnies — du même genre. Car rien ne leur paraît plus admirable que le zèle qu'ont déployé les Canadiens-Français pour la conservation de leur langue nationale. Nous en avons la preuve dans la dernière livraison du *Guth na Bliadhna*.

Pour ceux qui n'ont pas l'avantage d'être polyglottes, nous dirons que le *Guth na Bliadhna* est une revue gaélique publiée à Perth, en Ecosse.

Nous y lisons donc, en un article — lequel, à vrai dire, est en anglais — sur l'état de la langue gaélique en Canada, que cet idiome perd chaque jour en notre pays plus ou moins de terrain, au profit de l'anglais. Et l'écrivain s'en désole, parce qu'il voit dans l'anglicisation de ses compatriotes un danger pour la conservation de leur foi catholique. Mais c'est justement là le motif qui inspire les Canadiens-Français dans les efforts qu'ils font pour conserver leur parler national ! Aussi l'écrivain du *Guth na Bliadhna* ne manque pas de les citer en

exemple. « Nous aurions pensé, dit-il, que le splendide exemple offert à cet égard par les Canadiens-Français aurait porté le clergé et les fidèles des régions canadiennes où l'on parle gaélique à marcher sur leurs traces glorieuses... Pourquoi donc les catholiques canadiens de langue gaélique ne recherchent-ils pas l'aide amicale et le concours de leurs coreligionnaires canadiens de langue française, pour la préservation de leur Fôï et de leur Langue ? Ne sont-ils pas frères et alliés sur ces terrains ? N'ont-ils pas, les uns et les autres, également raison de redouter le triomphe de l'Anglicisation ? »

Voilà un langage qu'il fait bon d'entendre. Le jour où nos amis les fils de l'Irlande, de l'autre côté des frontières, penseront aussi de la sorte — s'il est vrai qu'ils ne le font pas dès maintenant —, nous les aimerons encore davantage.

LES ÉCOLES PUBLIQUES AUX ÉTATS-UNIS

Nous avons nous-même entendu, et non de la part du premier venu, vanter les écoles publiques des États-Unis, et les prononcer fort supérieures à nos propres écoles catholiques de la Province. D'autre part, on admettra facilement, croyons-nous, que nos écoles sont au moins égales aux écoles paroissiales, c'est-à-dire catholiques des États-Unis.

Eh bien, voilà deux fois que le P. Lalande, dont on connaît la haute intelligence, démontre devant des auditoires de la Nouvelle-Angleterre que les écoles paroissiales, aux États-Unis, l'emportent de beaucoup sur les écoles publiques. La seconde de ces conférences, que l'éloquent Jésuite a donnée à Leominster, Mass., a créé une véritable sensation dans la presse américaine. Le *Boston Herald* a lui-même admis que le conférencier a démontré sa thèse. C'est que le révérend Père n'a pas manqué d'accumuler les preuves de ses assertions. Contentons-nous, ici, de citer les faits suivants. A Chicago, les écoles paroissiales ont atteint une moyenne de 86%, et les écoles publiques, une moyenne de 54%, aux mêmes examens ! A New-York, les grandes maisons d'affaires recherchent, pour les emplois qu'elles ont à donner, les élèves des écoles paroissiales, de préférence à ceux des écoles publiques !

Si, à l'exemple fourni par les États-Unis, nous ajoutons

celui de la France, où les écoles publiques et neutres sont loin d'offrir des résultats brillants, au témoignage même de personnages officiels, il est permis de conclure que les écoles où l'enseignement est imprégné de l'esprit religieux, et où l'on s'occupe de la formation religieuse de l'enfant, peuvent soutenir très avantageusement la comparaison avec leurs rivales.

Il est à espérer que, longtemps et toujours, nos compatriotes refuseront d'écouter les sectaires, déclarés ou déguisés, qui travaillent, chez nous aussi, à ciel ouvert ou dans les ténèbres, à restreindre l'influence catholique dans nos écoles de la Province. Lesdits sectaires n'auraient guère de succès, s'ils ne trouvaient toujours pour appuis des compatriotes, souvent d'intentions droites, mais déplorablement aveugles.

CHEZ LES FRANCO-AMÉRICAINS

L'*Union*, de Woonsocket, nous apprend que, cette année, la Société franco-américaine du Denier de Saint-Pierre, a recueilli \$ 3,500 pour son offrande au Saint-Père. Elle confiera cette belle souscription au Délégué apostolique de Washington, qui la fera parvenir au Pape.

Nos admirables compatriotes des États-Unis, on peut le proclamer à juste titre, ne cessent de faire grand honneur à notre nationalité canadienne, catholique et française.

Mgr Michaud, évêque de Burlington (Etats-Unis), à Lourdes

Nos lecteurs se souviennent que, le lundi 16 novembre dernier, — spectacle attendrissant, — Mgr Michaud, évêque de Burlington, aux Etats-Unis, affligé d'une cruelle et très grave maladie, s'était fait transporter à la Grotte dans une voiturette d'infirmes, afin d'assister à la messe célébrée par Mgr de Tarbes à l'occasion du Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté, et d'unir ses prières pour le Pape à celles des Lourdais et des pèlerins qui avaient répondu à l'appel de Mgr Schœpfer.

L'état du vénérable malade n'a pas hélas ! tardé à s'aggraver, et, huit jours plus tard, le lundi 23 novembre, Sa Grandeur demandait à recevoir les derniers sacrements.

Informé du désir de Mgr de Burlington, Mgr Schœpfer ne

voulut laisser à nul autre le soin d'administrer son pieux Collègue et, vers 1 heure et demie de l'après-midi, accompagné de M. le chanoine Ozon, supérieur des Chapelains, et de son secrétaire particulier, se rendait auprès de Mgr Michaud pour lui donner le Saint Viatique d'abord, l'extrême-onction ensuite, que l'auguste malade reçut avec les sentiments de la foi et de la piété les plus touchants.

Emu jusqu'aux larmes, Mgr Schœpfer adressa ensuite quelques mots du cœur à Mgr de Burlington pour l'inviter à une entière confiance en Dieu et à un tout filial abandon à sa divine volonté, l'assurant de ses prières et de celles des pèlerins, et lui demandant, en retour, une part dans les siennes et dans ses souffrances.

Quelques instants plus tard, Mgr de Tarbes envoyait au Saint-Père la dépêche que voici :

Sa Sainteté Pie X

Vatican

Rome.

Monseigneur l'évêque de Burlington, à qui je viens d'administrer derniers Sacrements, prie pour Votre Sainteté et implore Bénédiction suprême du Vicaire de Jésus Christ.

Schœpfer, évêque.

Grande fut la joie de Mgr Michaud, quand Mgr Schœpfer lui transmit cette réponse du Vatican :

Mgr Schœpfer

Evêque de Tarbes

Lourdes

St-Père, très peiné nouvelle, envoie de cœur Bénédiction Evêque Burlington.

Card. Merry del Val.

Depuis lors, l'état de Mgr de Burlington s'est sensiblement amélioré. Nos lecteurs voudront bien demander à N.-D. de Lourdes que ce mieux dure et, s'il lui plaît, devienne une guérison complète : ce serait un prodige de plus à ajouter à tous ceux dont nous sommes redevables à l'intercession de la Vierge Immaculée sur cette terre bénie de Lourdes : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

J. E.

(*Journal de la Grotte de Lourdes, 29 novembre.*)

Souvenir de Lourdes

— o —

C'est de Biarritz que partit l'ordre impérial de laisser la dévotion des fidèles libre de se manifester à la Grotte, où les autorités locales, d'accord avec le ministre des Cultes, avaient établi des barrières et dressaient des procès-verbaux...

Une nuit, le petit prince impérial fut pris de suffocations qui ressemblaient, à s'y méprendre, aux râles affreux du croup. Avant d'appeler le médecin, l'impératrice courut réveiller une de ses demoiselles d'honneur, qui a certifié le fait, pour lui demander une herbe de la Grotte, envoyée par l'abbé Peyramale avec qui elle était en correspondance suivie.

La dame d'honneur, qui était alors demoiselle d'honneur, dit à l'impératrice :

« Il faut faire un vœu. Si le prince guérit, vous devez obtenir de l'empereur l'ordre de faire ouvrir la Grotte de Lourdes. »

L'impératrice promit.

Le mal avait subitement empiré.

Le médecin du Palais, mandé en toute hâte, conseilla de réveiller l'empereur. L'impératrice approcha l'herbe de la Grotte de Lourdes des lèvres du petit malade, et se mit à genoux au pied de son lit.

Quand elle se releva le prince était sauvé.

L'empereur n'apprit l'événement que le lendemain par l'abbé Laisne, aumônier des Tuileries. Avant même d'avoir vu l'impératrice, il avait fait télégraphier, au préfet de Tarbes, d'ouvrir la Grotte de Lourdes et de ne plus « tracasser » Bernadette.

— o —

Sentiments d'un peuple à qui on a fait perdre sa religion

— o —

Le célèbre socialiste Pierre Leroux écrivait il y a soixante ans :

— Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des choses matérielles, des biens matériels, de l'or et du fumier, donnez-moi une part de cet or et de ce fumier, a le droit de vous dire tout homme qui respire.

— Ta part est faite, lui répond le spectre de la société que nous avons aujourd'hui.

— Je la trouve mal faite, répond l'homme à son tour.

— Mais tu t'en contentais bien autrefois, dit le spectre.

— Autrefois, répond l'homme, il y avait un Dieu dans le ciel, un paradis à gagner, un enfer à craindre. Il y avait aussi sur la terre une société; j'avais ma part dans cette société; car si j'étais sujet, j'avais au moins le droit du sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon maître ne me commandait pas sans droit, au nom de son égoïsme; son pouvoir émanait de Dieu, qui permettait l'inégalité sur la terre. Nous avions la même morale, la même religion, les mêmes espérances éternelles. Au nom de cette morale et de cette religion, servir était mon lot, commander était le sien. Mais servir c'était obéir à Dieu et payer de mon dévouement mon protecteur sur la terre. Et puis, si j'étais inférieur dans les sociétés laïques, j'étais l'égal de tous dans la société spirituelle qu'on appelait l'Eglise. Et cette Eglise n'était elle-même que le vestibule et l'image de la véritable Eglise, de l'Eglise céleste. Je supportais pour mériter; je souffrais pour jouir de l'éternel bonheur... J'avais la prière, j'avais les sacrements, j'avais le repentir et le pardon de mon Dieu. J'ai perdu tout cela; vous m'avez appris que je n'ai pas de paradis à espérer, qu'il n'y a plus d'Eglise, que le Christ est un importun... Je ne sais plus même s'il existe un Dieu. Donc je veux ma part de la terre. Vous avez tout réduit à de l'or et à du fumier; je veux ma part de cet or et de ce fumier... Vous m'avez ôté le paradis dans le ciel; je le veux sur la terre.

Immensité de l'univers

L'étoile la plus rapprochée de nous, c'est tout simplement notre soleil, — oui, notre soleil, qui n'est pas autre chose qu'une étoile comme les autres, pas plus grosse que les autres, même plus petite que beaucoup d'autres; cette étoile-soleil ne nous paraît si grosse que parce qu'elle est tout proche de nous, à une bagatelle de 150 millions de kilomètres! C'est déjà pourtant quelque chose. Les rayons lumineux qui s'en échappent pour venir à nous, se précipitent dans l'espace avec une rapidité plus que vertigineuse; ils font 300,000 kilomètres, non

pas à l'heure, mais à la seconde ; en une seconde, ils feraient plus de sept fois le tour de la terre. Or, à cette allure, ils ne mettent pas moins de huit minutes et demie pour venir du soleil à nous.

Encore une fois, cela n'est qu'une bagatelle. L'étoile la plus voisine après notre étoile-soleil, — ou, si l'on veut, le soleil le plus voisin après notre soleil ; car si notre soleil n'est qu'une étoile, les étoiles sont autant de soleils, — l'étoile la plus voisine de notre soleil est l'étoile *Alpha* de la constellation du Centaure ; elle est autrement plus loin, puisque sa lumière ne nous parvient qu'au bout de trois ans et demi à la vitesse que nous avons signalée. A l'allure constante de 60 kilomètres à l'heure, un train express franchirait cet abîme après une course ininterrompue de 75 millions d'années. L'étoile qui vient ensuite, Sirius, la plus belle du ciel, trône à dix-sept ans de lumière, comme on dit ; la Polaire, à quarante-trois ans de lumière. Cela dépasse l'imagination.

Mais il y a beaucoup plus ; il y a des étoiles qui sont cent fois plus éloignées qu'Alpha du Centaure, des étoiles qui sont à trois cents ans de lumière ; leurs rayons lumineux, traversant l'espace à la rapidité de 300.000 kilomètres à la seconde, mettent trois cents ans pour venir jusqu'à nous ! De sorte que, quand nous voyons ces étoiles, — et nous les voyons tous les soirs, — vraiment nous ne les voyons pas telles qu'elles sont actuellement ; les rayons que nous recevons d'elles sont ceux qui sont partis d'elles il y a trois cents ans ; nous voyons donc ces étoiles telles qu'elles étaient il y a trois cents ans. Si bien qu'étudier les étoiles, c'est, comme on l'a dit justement, faire de l'histoire ancienne.

Oserons-nous dire, sans être taxé de folie, qu'il y a un nombre d'étoiles qui sont, non pas cent fois, mais mille fois plus éloignées encore . . . par conséquent à trois mille ans de lumière ! Cela paraît impossible, parce que nos yeux se font à cet égard une illusion complète. Supposons que nous soyons au milieu d'une immense plaine : si, à un kilomètre de nous, il y a une lampe électrique, nous pourrions bien voir qu'elle est relativement proche ; mais si beaucoup plus loin, et à des distances très variables, il y a toute une illumination de lampes électriques, nous n'apprécierons plus la différence des distances, et il

nous semblera voir toutes ces lumières fixées sur une même circonférence ; si même ces lumières sont très loin et très nombreuses, on ne les verra plus distinctes les unes des autres, on ne verra qu'une traînée lumineuse.

Cette comparaison fera comprendre non seulement ce qui précède, mais aussi ce qui suit.

Toutes les étoiles que nous voyons distinctement par une belle nuit étoilée, — 2.500 au maximum, pas davantage, malgré l'illusion produite au premier aspect, — ces étoiles, tout en étant à la distance prodigieuse que nous avons dite, ne seraient que les étoiles plus proches de nous. Les autres qui sont plus loin encore, on ne les distingue plus à l'œil nu ; elles ne nous apparaissent que sous la forme d'une traînée lumineuse à laquelle on a donné le nom de *Voie lactée* ou *Route de saint Jacques*. Le télescope révèle, en effet, aux astronomes que cette Voie lactée est formée d'une vingtaine, d'une trentaine de millions d'étoiles, d'une trentaine de millions de soleils, mais extrêmement loin, à 10.000, à 20.000 ans de lumière !

Il est facile de calculer que ces dernières sont environ à 200.000 milliards de kilomètres de la terre !

(*L'Idéal.*)

Ignotium.

La Colombie et le Sacré-Cœur

DEUXIÈME CONSÉCRATION OFFICIELLE DE LA RÉPUBLIQUE AU SACRÉ-CŒUR

Ce fut pendant la guerre de 1900 que le président de la République, Don Manuel Marroquin, mort récemment, résolut de consacrer la République au Sacré-Cœur. Il se rendit avec son gouvernement dans la cathédrale de Bogota ; il y proclama solennellement la souveraineté sociale de Jésus-Christ en Colombie, et promit d'élever dans la basilique même un monument commémoratif de cette consécration.

Ce monument vient d'être achevé. Il consiste en un très bel autel de marbre, avec une inscription rappelant la consécration de 1900. Une grande statue du Sacré-Cœur de Jésus domine l'autel.

Depuis le 9 août se tient à Bogota le Concile national colombien. Or, dans une séance commune, les évêques du Concile et les députés de l'Assemblée constituante et législative décidèrent d'inaugurer solennellement l'autel du Sacré-Cœur et de renouveler la première consécration.

La cérémonie eut lieu le 18 septembre. La basilique était merveilleusement ornée. Qu'il était beau de voir le pavillon national faisant partie de la décoration d'un goût vraiment parfait!

La foule était immense : on eût dit que toute la population de la capitale, qui compte 100 000 habitants environ, s'était donné rendez-vous dans les vastes nefs et autour de la basilique, pour y rendre à son suprême gouvernant, Jésus, le témoignage le plus sincère de son dévouement et de son amour. Tout à coup, l'hymne national éclate, et le pas de la garde présidentielle, qui vient se ranger aux portes mêmes de la basilique, se fait de plus en plus perceptible : c'est le président actuel de la République, M. Rafael Reyes, qui vient, avec tous les ministres, représenter dans cet acte solennel la nation heureuse dont il est le chef.

Quand le président eut pris place au siège d'honneur qui lui était réservé, S. G. l'archevêque primat, Mgr Bernard Herrera Restrepo, suivi de tous les archevêques et évêques, gravit les degrés du chœur pour commencer la messe pontificale. C'est alors, dans un solennel silence, que se fit le renouvellement de la consécration nationale dont la République colombienne est justement fière.

L'acte une fois prononcé, le chœur entonna un hymne à Pie X nouvellement composé. Les paroles sont du célèbre humaniste Don Miguel Antonio Caro, ancien président de la République. La musique est de Don Charles Umana, maître de chapelle de la basilique. Cette composition, toute vibrante d'amour enthousiaste, fut splendidement enlevée.

J'ai senti alors, en voyant toute une nation se prosterner aux pieds de Notre-Seigneur Jésus, dans ce siècle même de foi languissante, j'ai senti, comme si je la touchais et la voyais, l'éternelle vérité du *Porta inferi non prevalebunt*.

UN COLOMBIEN.



La procession des fromages, en Suisse, le quatrième dimanche d'août

Les habitants de la vallée d'Efisch, en Suisse, ont conservé des traditions toutes patriarcales. Aux premiers beaux jours, ils montent dans la montagne avec leurs troupeaux, et ils demeurent dans les pâturages pendant toute la durée de la belle saison.

Dans la commune de Vissoie, une partie des villages est ainsi désertée, et le curé, pour continuer son ministère auprès de ses paroissiens, est obligé d'aller tout l'été, d'Alpe en Alpe, pour dire la messe et administrer les sacrements.

Pour le dédommager des fatigues de ce rude sacerdoce, ces paroissiens nomades réservent à leur curé tout le lait de leurs troupeaux pendant la troisième journée de l'alpage. Avec ce lait non écrémé, les bergers confectionnent d'énormes fromages, qui portent le nom de « prémices des Alpes », et qui sont remis solennellement au curé, le quatrième dimanche d'août.

Ce jour-là est une grande fête pour tous les hameaux de Vissoie. Dès le matin, les bergers descendent de la montagne et apportent les « prémices » au presbytère situé dans la vallée. Le juge de paix, assisté de son suppléant et du greffier, procède à la pesée des fromages. Puis tout le monde se rend à la messe.

Les maîtres d'Alpes ou chefs-bergers, au nombre de quinze, se rangent en procession, tenant chacun leur présent sous le bras. En tête s'avanceit, l'an dernier, le berger de l'Alpe du Torrent, qui a produit un fromage monstre de 80 livres environ. Les autres suivaient par ordre de dignité, mesurée à l'importance de leur don. Le fermier de l'Alpe Ponctuelle fermait la marche avec un fromage de huit livres environ.

Dans l'église, ils se rangent tous devant le maître-autel, aux côtés duquel se groupent, revêtus de leurs solennelles robes, noires ou rouges, les magistrats et les membres de la fabrique.

Après l'office, le pittoresque cortège se reforme et traverse la rue du hameau entre deux haies de paysans venus de toute la campagne environnante. Une longue table, dressée sous un vieux noyer dans la cour du presbytère, attend les maîtres bergers, et la fête, présidée par le curé et les marguilliers, s'achève par des toasts, des discours et de joyeuses chansons.

Bibliographie

— EXPLICATION DU « CREDO » sous forme de Conférences. I. JE CROIS EN DIEU, par l'abbé LEMOINE, chanoine honoraire, supérieur de l'école Sainte-Croix d'Orléans. In-8 écu, 3 fr. 00. — P. Lethielleux, éditeur, 22, rue Cassette, Paris (6^e).

Dans cet ouvrage remarquable et d'un haut intérêt, l'auteur développe avec éloquence les premiers articles du Symbole. A remarquer spécialement sa magistrale « Introduction à la foi », ses curieux chapitres sur la place de la Terre dans la Création, et les *Appendices* sur les preuves thomistes de l'existence de Dieu et le Transformisme.

Ainsi que l'homme sage de l'Évangile, Monsieur Lemoine a su tirer de son trésor « *Novæ et Vetera* ». Familier avec saint Thomas, le grand docteur, sur l'autorité duquel il aime à s'appuyer, il n'est pas étranger aux conceptions de la pensée moderne, dont il a su discerner nettement le fort et le faible. Il est bien de son temps, mais n'est pas moderniste. L'auteur a parfaitement saisi, malgré l'obscurité dont ils s'enveloppent, les sophismes par lesquels certains contemporains, soi-disant philosophes, s'efforcent d'ébranler les vérités les plus fondamentales.

C'est un volume dont la lecture est tout à fait attachante, dont toutes les pages sont méditées et substantielles, doctrinales et lumineuses. C'est une étude tout à fait sérieuse, et — chose rare — provenant des pensées personnelles de l'auteur et non pas seulement de la lecture des ouvrages traitant le même sujet. « J'ai rarement lu, écrit Monseigneur Baurard à l'auteur, quelque chose qui m'ait autant satisfait, fond et forme, et qui m'ait plus entièrement conquis, esprit et cœur ». — Information très étendue, extrêmement précise, plénitude, vigueur et originalité de pensées tout à fait rares : tels sont les réels mérites d'une œuvre qui s'annonce comme devant avoir un succès mérité,



O chers et doux morts qui nous attendez, bientôt nous allons vous rejoindre ; venez nous recevoir, sur le seuil de l'éternité et nous introduire dans la seule et vraie patrie qui s'ouvre pour nous au-delà du tombeau !